

# L'HOMME PLANTE

JULIEN OFFRAY  
DE LA METTRIE



Éditions l'Escalier



# L'Homme Plante

Julien Offray de la Mettrie

1748





*In frondem crines, in ramos Bracchia crescunt*

Ovide,

*Metamorphoseon Libri, L. I - v. 550*



## Préface

L'Homme est ici métamorphosé en Plante, mais ne croyez pas que ce soit une fiction dans le goût de celles d'Ovide.

La seule analogie du Règne Végétal et du Règne Animal m'a fait découvrir dans l'un, les principales parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination joue ici quelquefois c'est, pour ainsi dire, sur la Table de la Vérité ; mon champ de bataille est celui de la Nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assez peu singulier pour en dissimuler les variétés.



## L'Homme Plante

Nous commençons à entrevoir l'uniformité de la Nature : ces rayons de lumière, encore faibles, sont dus à l'étude de l'histoire naturelle ; mais jusqu'à quel point va cette uniformité ?

Prenons garde d'outrer la Nature, elle n'est pas si uniforme qu'elle ne s'écarte souvent de ses lois les plus favorites : tâchons de ne voir que ce qui est sans nous flatter de tout voir : tout est piège ou écueil pour un esprit vain ou peu circonspect.

Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux règnes, il faut comparer les parties des plantes avec celles de l'Homme, et ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux animaux.

Il y a dans notre espèce, comme dans les végétaux, une racine principale et des racines capillaires. L'estomac, les entrailles, avec tout leur domaine vasculaire, forment l'une, et les veines lactées font les autres. Mêmes usages, mêmes fonctions partout. Par ces racines, la nourriture est portée dans toute l'étendue du corps organisé.

L'Homme n'est donc point un arbre renversé, dont le cerveau serait la racine, puisqu'elle résulte du seul concours des vaisseaux abdominaux qui sont les premiers formés ; du moins le sont-ils avant les

téguments qui les couvrent et forment l'écorce<sup>1</sup> de l'Homme.

Dans le germe de la plante, une des premières choses qu'on aperçoit, c'est la petite racine, ensuite la tige ; l'une descend, l'autre monte.

Les poumons sont nos feuilles. Elles suppléent à cette viscère dans les végétaux, comme il remplace chez nous les feuilles qui nous manquent. Si ces poumons des plantes ont des branches c'est pour multiplier leur étendue et qu'en conséquence il y entre plus d'air ; ce qui fait que les végétaux, et surtout les arbres, en respirent en quelque sorte plus à l'aise. Qu'avions-nous besoin de feuilles et de rameaux ? La quantité de nos vaisseaux et de nos vésicules pulmonaires est si bien proportionnée à la masse de notre corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous suffit. C'est un grand plaisir d'observer ces vaisseaux et la circulation qui s'y fait, principalement dans les amphibies !

Mais quoi de plus ressemblant que ceux qui ont été découverts et décrits par les Harvées de la botanique !

Ruysch<sup>2</sup>, Boerhaave<sup>3</sup>, etc. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuse suite de vaisseaux,

---

1- *Mediaque manente medulla,*

*Sanguis it in fuccos, in magnos brachia ramos,*

*In parvos digiti ; Duratur cortice pellis.*

Ovide, *Metamorphoseon Libri*, L. X - Fab. 9 - v. 492

2- Thes. Anat.

3- Inf. Med.

que Malpigni<sup>4</sup>, Loewenhoeck<sup>5</sup>, Van Royen<sup>6</sup> dans les plantes. Le cœur bat-il dans tous les animaux ? Enfle-t-il leurs veines de ces ruisseaux de sang qui portent dans toute la machine le sentiment et la vie ? La chaleur, cet autre cœur de la nature, ce feu de la Terre et du Soleil, qui semble avoir passé dans l'imagination des poètes qui l'ont peint ; ce feu, dis-je, fait également circuler les jus dans les tuyaux des plantes, qui transpirent<sup>7</sup> comme nous. Quelle autre cause en effet pourrait faire tout germer, croître, fleurir et multiplier dans l'Univers ?

L'air paraît produire dans les végétaux les mêmes effets qu'on attribue avec raison dans l'Homme à cette subtile liqueur des nerfs, dont l'existence est prouvée par mille expériences.

C'est cet élément, qui par son irritation et son ressort fait quelquefois s'élever les plantes<sup>8</sup> au-dessus de la surface des eaux, s'ouvrir et se fermer, comme on ouvre et ferme la main : phénomène dont la considération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux<sup>9</sup> qui ont fait entrer l'éther dans les esprits animaux, auxquels ils seraient mêlés dans les nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou pétales, nous pouvons regarder nos bras et nos jambes, comme de

---

4- Anat. Plant.

5- Arcan. Nat.

6- Dans une thèse qu'il soutint à Leyde, en l'an 1730 à ce que je crois, et dans son poème sur le mariage des plantes.

7- V. Hales Stat. des Végét.

8- Surtout le nénuphar ou le nymphéa.

9- Tels que M. Quesnay. Econom. Anim

pareilles parties. Le *nectarium* qui est le réservoir du miel dans certaines fleurs, telles que la tulipe, la rose, etc. est celui du lait dans la plante femelle de notre espèce, lorsque le mâle le fait venir. Il est double, et a son siège à la base latérale de chaque pétale, immédiatement sur un muscle considérable, le grand pectoral.

On peut regarder la matrice vierge, ou plutôt non grosse, ou, si l'on veut, l'ovaire, comme un germe qui n'est point encore fécondé. Le *stylus* de la femme est le vagin ; la vulve, le mont de Vénus avec l'odeur qu'exhalent les glandes de ces parties, répondent au *stigma* : et ces choses, la matrice, le vagin et la vulve forment le pistil<sup>10</sup> nom que les botanistes modernes donnent à toutes les parties femelles des plantes.

Je compare le péricarpe à la matrice dans l'état de grossesse, parce qu'elle sert à envelopper le fœtus. Nous avons notre graine, comme les plantes, et elle est quelquefois fort abondante. Mauriceau parle d'une femme qui accoucha de cinq enfants ; on demanda à son mari, pourquoi il n'avait pas fait le sixième ; il dit que le pied lui avait glissé dans l'action<sup>11</sup>.

---

10- Le pistil est un tube formé par l'assemblage de divers tuyaux, ouverts et larges à une de leurs extrémités, mais se terminant de l'autre (celle qui répond à l'étamine) dans une ou plusieurs cavités, où se trouvent de petits œufs ronds. Le pistil ou le stylus, si l'on veut faire deux noms, sont contenus dans l'enceinte des feuilles du pistil, qui les tiennent à leur abri.

11- v. Le *Traité des Accouchements* de cet auteur.

Le nectarium sert à distinguer les sexes dans notre espèce, quand on veut se contenter du premier coup d'œil, mais les recherches les plus faciles ne sont pas les plus sûres ; il faut joindre le pistil au nectarium, pour avoir l'essence de la femme ; car le premier peut bien se trouver sans le second, mais jamais le second sans le premier, si ce n'est dans des hommes d'un embonpoint considérable, et dont les mamelles imitent d'ailleurs celles de la femme, jusqu'à donner du lait, comme Morgagni<sup>12</sup> et tant d'autres en rapportent l'observation. Toute femme imperforée, si on peut appeler femme, un être qui n'a aucun sexe, telle que celle dont parle un auteur<sup>13</sup>, n'a point de gorge ; c'est le bourgeon de la vigne, surtout cultivée.

---

12- Advers. Anat.

13- L'auteur d'un livre, qu'on m'a attribué, comme tant d'autres que je n'ai pas fait. En voici la liste : *L'Homme Machine, Traité de la Matérialité de l'Âme* ; *L'Homme plus que Machine, Livre de M. S. sur le Mérite et la Vertu* ; *Les Pensées Philosophiques, Histoire de la Cour de Perse* ; *Relationes ex Belgio in Parnassum & c.*

Pour peu qu'on soit versé dans la littérature et dans la seule connaissance des auteurs, on voit que je suis, comme M. Voltaire le dit de Newton (Lettr. Philosophiq.) : *l'Hercule de la Fable, à qui l'on attribue tout les faits des autres Héros.*

Il n'est pas nécessaire d'en dire ici davantage : peut-être réprendrai-je quelque jour à ces bons Chrétiens, qui m'ont si pieusement calomnié dans *l'Avis au Lecteur des Pensées Chrétiennes, mises en Parallèle ou en opposition avec les Pensées Philosophiques.*

Je ne parle point du calice ou plutôt de la corolle<sup>14</sup> parce qu'elle est étrangère chez nous, comme je le dirai.

C'en est assez, car je ne veux point aller sur les brisées de Corneille Agrippa dans son *Traité de la Pré-éminence des Femmes*. J'ai décrit botaniquement la plus belle plante de notre espèce, je veux dire la femme : si elle est sage, quoique métamorphosée en fleur, elle n'en sera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres hommes, sur lesquels un coup d'œil suffit, fils de Priape, animaux spermatiques, notre étamine est comme roulée en tube cylindrique, c'est la verge ; et le sperme est notre poudre fécondante.

Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un mâle, nous sommes des *monandria* ; les femmes sont des *monogynia* parce qu'elles n'ont qu'un vagin. Enfin le genre humain, dont le mâle est séparé de la femelle, augmentera la classe des *diœcia* ; je me sers des mots dérivés du grec, et imaginés par Linnæus.

J'ai cru devoir exposer d'abord l'analogie qui règne entre la plante et l'Homme déjà formé, parce qu'elle est plus sensible et plus facile, à saisir.

En voici une plus subtile, et que je vais puiser dans la génération des deux règnes.

Les plantes sont mâles et femelles et se secouent comme l'Homme dans le congrès. Mais en quoi

---

14- Toutes les feuilles prises ensemble, se nomment corolle ; séparément, pétales. v. *L'Anthologie* de Pontédéra Van R. Connub. Plant. Linnæus, Fundam Botan. Gesner et cie.

consiste cette importante action qui renouvelle toute la Nature ?

Les globules infiniment petits qui sortent des grains de cette poussière dont sont couvertes les étamines des fleurs sont enveloppés dans la coque de ces grains, à peu près comme certains œufs, selon Needham et la vérité. Il me semble que nos gouttes de semence ne répondent pas mal à ces grains et nos vermisseaux à leurs globules. Les animalcules de l'homme sont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dans la plus commune, qui est le suc des prostates, enveloppe la plus précieuse, qui est la semence proprement dite ; et, à l'exemple de chaque globule de poudre végétale, ils contiennent vraisemblablement la plante humaine en miniature. Je ne sais pourquoi Needham s'est avisé de nier ce qu'il est si facile de voir.

Comment un physicien scrupuleux, un de ces prétendus sectateurs de la seule expérience, sur des observations faites dans une espèce, ose-t-il conclure que les mêmes phénomènes doivent se rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point observée de son propre aveu ? De telles conclusions, tirées pour l'honneur d'une hypothèse dont on ne hait que le nom, fâché que la chose n'ait pas lieu, de telles conclusions, dis-je, en font peu à leur auteur. Un homme, du mérite de Needham, avait encore moins besoin d'exténuer celui de M. Geoffroy, qui, autant que j'en puis juger par son *Mémoire sur la Structure et les Principaux Usages des Fleurs*, a plus que conjecturé que les plantes étaient fécondées

par la poussière de leurs étamines. Ceci soit dit en passant.

Le liquide de la plante dissout mieux qu'aucun autre, la matière qui doit la féconder ; de sorte qu'il n'y a que la partie la plus subtile de cette matière qui aille frapper le but.

Le plus subtil de la semence de l'homme ne porte-t-il pas de même son ver ou son petit poisson jusque dans l'ovaire de la femme ?

Needham compare l'action des globules fécondants à celle d'un éolipile violemment échauffé. Elle paraît aussi semblable à une espèce de petite billevesée, tant dans la nature même ou dans l'Observation, que dans la figure que ce jeune et illustre naturalise anglais nous a donnée de l'éjaculation des plantes.

Si le suc propre à chaque végétal produit cette action d'une manière incompréhensible, en agissant sur les grains de poussière, comme l'eau simple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'imagination d'un homme qui dort produit des pollutions, en agissant sur les muscles érecteurs et éjaculateurs, qui, même seuls et sans le secours de l'imagination, occasionnent quelquefois les mêmes accidents ?

À moins que les phénomènes qui s'offrent de part et d'autre ne vinssent d'une même cause, je veux dire d'un principe d'irritation, qui après avoir tendu les ressorts, les ferait le débander.

Ainsi l'eau pure et principalement le liquide de la plante, n'agirait pas autrement sur les grains de poussière, que le sang et les esprits sur les muscles et les réservoirs de la semence.

L'éjaculation des plantes ne dure qu'une seconde ou deux ; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus ? Je ne le crois pas : quoique la continence offre ici des variétés qui dépendent du plus ou moins de sperme amassé dans les vésicules séminales. Comme elle se fait dans l'expiration, il fallait qu'elle fût courte. Des plaisirs trop longs eussent été notre tombeau. Faute d'air ou d'inspiration, chaque animal n'eût donné la vie qu'aux dépens de la sienne propre et fût véritablement mort de plaisir.

Mêmes ovaires, mêmes œufs, même faculté fécondante. La plus petite goûte de sperme contenant un grand nombre de vermisseaux, peut, comme on l'a vu, porter la vie dans un grand nombre d'œufs.

Même stérilité encore, même impuissance des deux côtés. S'il y a peu de grains qui frappent le but, et soient vraiment féconds, peu d'animalcules percent l'œuf féminin. Mais dès qu'une fois il s'y est implanté, il y est nourri comme le globule de poudre, et l'un et l'autre forment avec le temps l'être de son espèce, un Homme et une Plante.

Les œufs ou les graines de la plante mal à propos appelés *germes*, ne deviennent jamais fœtus, s'ils ne sont fécondés par la poussière dont il s'agit ; de même une femme ne fait point d'enfants, à moins que l'homme ne lui lance l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette poussière ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde ? La semence de l'homme n'est pas plus propre à la génération dans le jeune âge, peut être parce que notre petit ver serait encore alors dans un état de nymphe, comme le traducteur de Needham l'a conjecturé.

La même chose arrive, lorsqu'on est extrêmement épuisé, sans doute parce que les animalcules mal nourris meurent ou du moins sont trop faibles. On sème en vain de telles graines, soit animales, soit végétales, elles sont stériles et ne produisent rien. La sagesse est la mère de la fécondité.

L'amnios, le chorion, le cordon ombilical, la matrice, etc. se trouvent dans les deux règnes. Le fœtus humain sort-il enfin par les propres efforts de sa prison maternelle ? Celui des plantes, ou, pour le dire néologiquement la plante *embryonnée* tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre : c'est l'accouchement végétal.

Si l'Homme n'est pas une production végétale, comme l'*Arbre de Diane* et autres, c'est du moins un insecte qui pousse ses racines dans la matrice, comme le germe fécondé des plantes dans la leur. Il n'y aurait cependant rien de surprenant dans cette idée, puisque Needam observe que les polypes, les bernacles et autres animaux se multiplient par végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainsi dire, un Homme comme un arbre ? Un auteur universellement savant l'a dit avant moi. Cette forêt de beaux hommes qui couvre la Prusse, est due aux soins et aux recherches du feu Roi. La générosité

réussit encore mieux sur l'esprit ; elle en est l'aiguillon, elle seule peut le tailler, pour ainsi dire, en arbres des *Jardins de Marly*, et qui plus est, en arbres, qui, de stériles qu'ils eussent été, porteront les plus beaux fruits. Est-il donc surprenant que les Beaux-Arts prennent aujourd'hui la Prusse pour leur pays natal ? Et l'esprit n'avait-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant ?

Il y a encore parmi les Plantes des noirs, des mulâtres, des tâches où l'imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr Colonne. Il y a des panaches singuliers, des monstres, des loupes, des goîtres, des queues de singes et d'oiseaux, et enfin ce qui forme la plus grande et la plus merveilleuse analogie, c'est que les Foetus des plantes se nourrissent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, suivant un mélange du mécanisme des ovipares et des vivipares.

C'en est assez sur l'analogie des deux régnes ; il serait temps de passer à la différence qu'ils nous offrent ; mais auparavant je suis tenté de suivre une idée singulière qui m'est venue, c'est de réduire toute cette doctrine en une formule, où je décris l'Homme comme si c'était une plante, et cela suivant la méthode de Linnæus.

La voici en Latin, parce que les termes de l'art n'ont point encore passé dans notre langue, qui d'ailleurs est fort délicate sur certains objets.



## Table des Matières

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Préface .....                         | 7  |
| L'Homme Plante .....                  | 9  |
| Description botanique de l'Homme..... | 20 |



J. O. de la Mettrie  
(1709 - 1751)

L'Homme est ici métamorphosé en Plante,  
mais ne croyez pas que ce soit une fiction  
dans le goût de celles d'Ovide.

La seule analogie du Règne Végétal et du  
Règne Animal m'a fait découvrir dans l'un,  
les principales parties qui se trouvent dans  
l'autre. Si mon imagination joue ici  
quelquefois c'est, pour ainsi dire, sur la  
Table de la Vérité ; mon champ de bataille  
est celui de la Nature, dont il n'a tenu qu'à  
moi d'être assez peu singulier pour en  
dissimuler les variétés.



Éditions l'Escalier  
Saint-Didier - Vaucluse - France  
[www.editions-lescalier.com](http://www.editions-lescalier.com)

Couverture :  
*Le Charmeur de Serpents* - Henri Rousseau